

ROXANE GAY



# DIFFICULT WOMEN

TRADUIT PAR OLIVIA TAPIERO

MÉMOIRE



D'ENCRIER

Ma sœur a décidé que nous devions aller à Reno pour voir son mari dont elle est séparée. Quand elle me l'a annoncé, ça m'a mise de mauvaise humeur. J'ai dit : « En quoi ça me concerne? »

Carolina s'est mariée à dix-neuf ans. Darryl, son mari, avait dix ans de plus qu'elle, mais encore plein de cheveux sur la tête, et elle pensait que ça devait bien vouloir dire quelque chose. Ils ont habité avec nous pendant la première année. Ma mère disait que c'était pour *faire les premiers pas*, mais ils passaient presque tout leur temps au lit et j'ai fini par croire que *faire les premiers pas* était un euphémisme pour parler de sexe. Quand ils ont enfin déménagé, Carolina et Darryl se sont installés dans un appartement miteux avec du papier peint vert mousse et un balcon dont la rampe était aussi branlante qu'une dent pourrie. Je leur rendais visite après mes cours à l'université du coin. Carolina était souvent absente, occupée à faire du bénévolat, alors je l'attendais en regardant la télé et en buvant des bières tièdes, pendant que Darryl, vraisemblablement incapable de trouver un emploi, me regardait en me disant que j'étais une jolie fille. Quand j'ai rapporté ça

à ma sœur, elle a rigolé en remuant la tête. « Il n'y a pas grand-chose à faire avec les hommes, mais lui, il te fera pas de mal, c'est promis. » Elle avait raison.

Un jour, Darryl a décidé d'aller vivre au Nevada, il a dit qu'il y avait de meilleures opportunités pour lui là-bas, et a déclaré à Carolina qu'elle était sa femme et qu'elle devait l'accompagner. Comme il était marié à ma sœur, il n'avait pas besoin de travailler, mais il était vieux jeu quand ça l'arrangeait, et par rapport aux choses les plus saugrenues. Carolina qui n'aime pas qu'on lui dise quoi faire n'était pas prête à me laisser derrière elle. Je n'ai pas voulu aller au Nevada, alors elle ne l'a pas suivi, ils sont restés mariés tout en vivant complètement à part.

Je dormais, le bras lourd et chaud de Spencer, mon amoureux, reposait sur ma poitrine, quand Carolina a frappé à la porte. Ma relation avec Spencer laissait à désirer, pour toutes sortes de raisons, par exemple le fait qu'il s'exprimait seulement en citant des répliques de films, croyant que ça faisait de lui un cinéphile plus crédible. Il m'a secouée, mais je me suis retournée en grognant. Et comme on ne répondait pas, Carolina est entrée, elle a débarqué dans notre chambre et s'est glissée à mes côtés. Sa peau était moite et étrangement froide, comme si elle avait couru en plein hiver. Elle sentait la laque et le parfum.

Carolina m'a embrassé la nuque. Elle a chuchoté : « C'est l'heure de partir, Savvie. »

« Je veux vraiment pas y aller. »

Spencer a enfoui son visage dans un oreiller, en marmonnant quelque chose d'incompréhensible.

« Ne me force pas à y aller seule », m'a répondu Carolina, la voix brisée, « ne me force pas à rester ici, pas encore. »

Une heure plus tard, on était sur l'autoroute, direction est. Je me suis blottie contre la porte, la joue appuyée sur la vitre. Quand on a traversé la frontière californienne, je me suis redressée et j'ai dit : « Je te déteste, vraiment », mais je m'accrochais quand même au bras de ma sœur.

Le Blue Desert Inn semblait abandonné, oublié. La moisissure dessinait des formes vert foncé et noires sur les murs en stuc. Les lettres en néon CH MB ES L BR S grésillaient, peinant à rester allumées. Il n'y avait que quelques voitures dans le stationnement.

Au moment où on stationnait, j'ai dit : « Je savais bien que ton mari finirait dans un endroit comme ça. Je serais tellement déçue si tu couchais avec lui ici. »

Darryl a répondu à la porte vêtu d'un caleçon et d'un t-shirt de notre école secondaire. Ses cheveux lui tombaient sur les yeux, ses lèvres gercées se fendaient.

Il s'est gratté le menton. « J'ai toujours su que tu reviendrais vers moi. »

Carolina a posé un pouce sur sa barbe de quatre heures. « Sois gentil. »

En le poussant, elle a fait son chemin pour entrer et je l'ai suivie, doucement. Sa chambre était petite, mais plus propre que ce à quoi je m'attendais. Le lit queen s'affaisait au milieu de la pièce. À côté du lit, une petite table et

deux chaises. En face, une commode en chêne, jonchée de vieux verres en styromousse, dont l'un était taché de rouge à lèvres.

J'ai pointé l'énorme télé du doigt: « Je savais pas qu'ils en faisaient encore des comme ça. »

Darryl a retroussé la lèvre supérieure et a hoché la tête vers la porte qui menait à la chambre voisine. « Tu devrais vérifier si la chambre d'à côté est libre. » Après avoir tapoté le lit, il s'est jeté sur le matelas qui a grincé sous son poids. « Ta sœur et moi, on va être occupés. »

À l'accueil, un homme d'un certain âge avec une grosse bedaine et une tignasse rousse et touffue s'appuyait sur le comptoir, il tapotait sur une carte de l'hôtel, en expliquant les mérites de chacune des chambres disponibles. J'ai pointé la chambre à côté de celle de Darryl.

« Parlez-moi de cette chambre. »

Le commis s'est gratté le ventre, puis a fait craquer ses jointures. « Ça, c'est une belle chambre. Il y a une petite fuite dans le toit de la salle de bain, mais si tu es sous la douche, t'es déjà mouillée. »

J'ai avalé ma salive. « Je la prends. »

Il m'a regardée de haut en bas. « Avez-vous besoin d'une deuxième clé, ou avez-vous besoin de compagnie? »

J'ai glissé trois billets de vingt sur le comptoir. « Ni l'un ni l'autre. »

« Comme vous voulez », a dit le commis, « comme vous voulez. »

L'air de ma chambre était humide et épais. L'affaissement du lit me semblait familier, comme si la même

personne était passée d'une chambre à l'autre en laissant derrière elle le poids de sa mémoire. Après une inspection minutieuse, j'ai pressé mon oreille contre la porte qui séparait ma chambre de celle de Darryl. Carolina et son mari étaient silencieux, contre toute attente. J'ai fermé les yeux. Mon souffle a ralenti. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, mais j'ai sursauté au moment où quelqu'un a cogné très fort à la porte.

« Je sais que tu écoutes, Savvie. »

J'ai ouvert la porte en fusillant ma sœur du regard, elle se tenait dans le cadre, les mains sur les hanches. Darryl était allongé sur le lit, encore habillé, les chevilles croisées. Il a hoché la tête en souriant à pleines dents.

« Elle est jolie, la petite sœur. »

Avant que je puisse répondre, Carolina a couvert ma bouche. « Darryl nous invite à souper, et dans un casino en plus. »

J'ai regardé ma tenue – des jeans délavés avec un trou effiloché au genou gauche et une camisole blanche. « Je me change pas. »

Le Paradise Deluxe était bruyant dans tous les sens du terme – les tapis, une malheureuse explosion de rouge, d'orange, de vert et de mauve ; du rock classique hurlé depuis les haut-parleurs suspendus. Le plancher du casino était inondé de machines à sous luisantes, et chacune émettait une suite de sons aigus qui ne ressemblait en rien à un air qu'on aurait pu reconnaître et, devant elles, des personnes soûles braaient fort en appuyant encore et encore sur le bouton SPIN REELS. Alors qu'on marchait à

la queue leu leu dans le casino – Darryl, Carolina, moi – il hochait la tête à droite et à gauche, comme s’il était propriétaire des lieux.

Le restaurant était sombre et vide. Notre serveur, un grand gamin maigre dont les cheveux gras tombaient sur le visage, nous a tendu des menus plastifiés d’une propreté douteuse et il nous a ignorés pendant vingt minutes.

Darryl s’est détendu et a passé un bras autour des épaules de Carolina. Il s’est exclamé : « Ici, c’est le paradis. Ils servent les meilleurs steaks de Reno, ici – une viande tellement tendre et juteuse qu’elle se tranche comme du beurre. »

J’ai fait semblant d’être absorbée par le menu et son éventail de viandes cheaps et de fritures.

Darryl m’a donné un coup de pied sous la table.

J’ai posé mon menu. « C’est vraiment nécessaire ? »

Il a frappé la table. « La clique est réunie. »

Pendant qu’on attendait, Carolina a caressé nonchalamment la cuisse de Darryl. Il a fait des grimaces étranges, puis s’est mis à fumer en laissant la cendre tomber sur la table.

J’ai dit : « Je crois pas que tu aies le droit de faire ça. »

Darryl a haussé les épaules. « J’ai des contacts ici. Ils diront rien. »

J’ai fixé les petites piles de cendre qu’il était en train de créer. « On va manger à cette table. »

Un filet de fumée parfait s’est échappé de sa bouche.

Carolina m’a doucement touché le coude en regardant de l’autre côté de la table. « Laisse-la tranquille. »

Darryl et ma sœur se sont mariés devant un juge de paix. J'étais à leurs côtés, je portais ma plus belle robe – jaune, sans manches, avec une taille empire – et des Converse roses. Son frère, Dennis, s'était levé pour lui. Dennis n'avait même pas pris la peine de mettre des pantalons, il rôdait à côté de Darryl et de ma sœur dans ses shorts kaki. Alors que le juge dissertait sur l'amour et l'obéissance, je fixais les genoux pâles de Dennis, leurs bosselures. Nos parents et nos frères se tenaient en une ligne rigide à côté de la mère de Darryl, qui mâchait bruyamment de la gomme. Elle a toujours besoin d'avoir une cigarette dans la bouche. Au bout de dix minutes sans fumer, elle avait du mal à tenir en place.

Après l'échange des vœux, on est entrés dans le hall bondé de gens qui allaient à la cour des contraventions pour renouveler leur permis de conduire ou pour réclamer justice. Trois ans plus tôt, on était venues à cette cour en quête de quelque chose, mais on n'en a pas parlé cette journée-là. On a fait semblant d'avoir toutes les raisons de fêter. Dennis a sorti deux bières tièdes de son sac à dos. Darryl et lui les ont ouvertes sur place. Carolina a ri. Un policier dont la bedaine pendait par-dessus sa braguette les a fixés en plissant les yeux, puis il a regardé ses chaussures. Tout le monde s'est dirigé doucement vers le stationnement, mais Carolina et moi sommes restées derrière.

Elle a appuyé son front contre le mien.

Quelque chose de lourd et de mouillé me coinçait la gorge. « Pourquoi lui ? »



« Je ne serais pas bonne pour un vrai bon gars, et Darryl n'est pas vraiment un mauvais gars. »

Je comprenais exactement ce qu'elle voulait dire.

Darryl travaillait de nuit, il gérait un petit aérodrome à la frontière de Reno, le genre d'endroit fréquenté par des joueurs compulsifs et autres mécréants pleins aux as, qui appréciaient la discrétion quant à leurs transports. Comment il avait décroché cet emploi était un mystère. Il ne connaissait rien à la gestion, à l'aviation, ni au travail. Il nous avait invitées à le rejoindre, comme s'il craignait que Carolina ne disparaisse s'il la perdait de vue. Un ami à lui, Cooper, allait apporter des bières et de la mari. Sur la route vers l'aérodrome, assise sur le siège arrière, j'ai fixé les taches de rousseur sur sa nuque, elles naissaient à la racine de ses cheveux, formaient un V qui pointait vers sa colonne vertébrale. Quand Carolina a posé la tête sur son épaule, comme s'ils ne s'étaient jamais séparés, j'ai regardé ailleurs.

« T'as pas un vrai travail à faire ? »

Il s'est retourné en me souriant. « Moins que d'habitude, comme j'ai deux femmes pour m'aider. »

« Tu pourrais juste me ramener à l'hôtel. »

Carolina s'est retournée. « Si tu rentres, je rentre », a-t-elle dit sèchement, « tu connais le deal. »

« Vous êtes encore collées comme ces jumelles bizarres, comment on appelle ça, tu sais, comme les chats ? »

Je m'acharnais sur un trou dans le siège arrière. « Siamoises ? »

Darryl frappa le volant en riant. « Siamoises, ouais, c'est ça. »

J'ai hoché la tête et Carolina s'est tournée de nouveau. « Quelque chose comme ça, oui. »

Nous avions déjà été jeunes.

Là où Carolina allait, je la suivais. On avait juste un an d'écart, presque rien. Nos parents ont quitté Los Angeles après ma naissance. Avec deux filles, ça leur semblait plus approprié de vivre dans un lieu plus calme, plus sûr. On a fini près de Carmel, dans une cité de *casitas* espagnoles entourée de grands chênes.

J'avais dix ans, Carolina onze. On était dans le petit stationnement, à côté du parc pas loin de notre quartier. Il y avait une camionnette avec un ciel nocturne peint sur le côté – des bleus brillants, parsemés d'une lumière blanche parfaitement pointillée, tellement jolie. Je voulais toucher les étoiles brillantes qui filaient de l'avant à l'arrière du van. Jessie Schachter, l'amie de Carolina, s'était approchée et elles avaient commencé à parler. La paroi de la camionnette était chaude, tellement chaude, contre la paume de ma main. J'avais toujours cru que les étoiles étaient froides. Les étoiles se sont mises à bouger et la porte s'est ouverte. Un homme, aussi âgé que mon père, se tenait accroupi dans l'entrée et il me regardait, un sourire étrange sur ses lèvres minces.

Il a agrippé les bretelles de ma salopette et m'a tirée dans la camionnette. J'ai essayé de crier, mais il couvrait ma bouche. Sa main était suante, elle goûtait l'huile à moteur. Carolina m'a entendue essayer d'aspirer l'air autour de moi. Au lieu de s'enfuir, elle a couru directement dans la camionnette, elle a propulsé son petit corps à côté de nous, le visage tordu par la concentration. L'homme s'appelait M. Peter. Il a vite fermé la porte puis il nous a ligoté les poignets et les chevilles.

Il a dit : « Si vous faites un seul bruit, je tue vos parents et tous vos amis. » Son doigt ponctuait chaque mot.

M. Peter nous a laissées devant un hôpital proche de la maison, six semaines plus tard. Debout près de l'entrée des urgences, on l'a regardé s'éloigner, jusqu'à ce que les étoiles de sa camionnette disparaissent. J'ai serré la main de Carolina quand on s'est dirigées vers un guichet avec une affiche qui indiquait ACCUEIL. On était à peine assez grandes pour voir par-dessus le comptoir. Je suis restée silencieuse, j'allais le rester encore longtemps. Carolina a doucement dit nos noms à la dame. Elle savait qui on était, elle nous a même montré une feuille avec nos photos, nos noms, la couleur de nos yeux et de nos cheveux, ce qu'on portait la dernière fois qu'on avait été vues. J'ai eu le vertige, j'ai basculé et j'ai vomi partout sur le comptoir. Carolina m'a serrée contre elle. Elle a dit : « On a besoin d'aide médicale. »

Plus tard, nos parents ont accouru dans la salle d'urgence en criant frénétiquement nos noms. Ils ont essayé de nous prendre dans leurs bras, on a refusé. Ils ont dit qu'on avait maigri. Ils se sont assis entre nos lits d'hôpital pour être près de toutes les deux. Nos parents ont demandé à Carolina pourquoi elle avait sauté dans la camionnette plutôt que d'aller chercher du secours. Elle a répondu : « Je ne pouvais pas laisser ma sœur toute seule. »

Une fois notre congé obtenu, les détectives nous ont emmenées dans une pièce avec des petites tables, des petites chaises, des livres à colorier et des crayons, comme si on avait besoin de choses pour enfants.

Trois mois se sont écoulés et on est retournées à l'école. La première journée, je me suis assise dans la salle de classe et j'ai attendu que Mme Sewell prenne les présences. Quand elle eut terminé, je suis sortie de la salle. Mme Sewell m'a crié après. Je me suis rendue à la classe de Carolina et je me suis assise à côté de son bureau, la tête posée sur sa cuisse. Sa professeure s'est arrêtée un instant, puis elle a continué à parler. Peu importe ce que les gens disaient ou faisaient, j'accompagnais Carolina dans ses cours. Les professeurs ne savaient pas quoi faire, alors l'école a fini par me laisser sauter une année. Ma sœur était le seul lieu qui faisait sens.

À l'aérodrome, on a suivi Darryl jusqu'au minuscule terminal. Une grande fenêtre donnait sur le tarmac. Il a pointé du doigt un petit espace avec des places assises – trois bancs

placés en forme de U. « C'est la section VIP », a-t-il dit en riant. Il nous a montré un bureau encombré, bourré de feuilles de papier poussiéreuses et de cônes de signalisation orange, une sorte de casque et une pile de cochonneries que je n'arrivais pas à identifier. Carolina et moi sommes restées assises sur les bancs, pendant que Darryl faisait je ne sais quoi. Quelques minutes plus tard, il a dit : « Allez voir par la fenêtre. Je vais vous montrer quelque chose. » On s'est levées, je me suis penchée vers l'avant. De longues rangées de lumières bleues ont soudainement illuminé le terrain d'aviation tout entier. J'ai retenu mon souffle. Entourée d'une beauté si grande, si imprévue, je me suis sentie bien.

Darryl s'est approché en douce pour nous attirer dans un câlin. « C'est pas beau, mesdames ? »

Au bout d'un moment, un camion lourd s'est garé devant la fenêtre.

Darryl s'est mis à sauter sur place en agitant les bras. « Mon ami Cooper est là. On va faire la fête. » Il a couru dehors saluer son ami. Ils se sont enlacés, en se donnant des tapes dans le dos avec cette violence qu'ont les hommes quand ils se montrent de l'affection. Ils ont sauté sur le capot et ont ouvert des bières.

Je me suis tournée vers ma sœur. « Qu'est-ce qu'on fout ici, Carolina ? »

Son doigt contre la vitre, elle a tracé la silhouette animée de Darryl. « Je le connais. Je le connais vraiment.

J'ai besoin d'être avec quelqu'un que je comprends. » Elle a replacé ses cheveux pour dégager son visage.

Carolina ne mentait pas, mais elle n'était pas encore prête à me dire la vérité.

Elle a couru vers le camion et les gars lui ont fait une place entre eux. Je l'ai observée ouvrir sa bière, qui lui a moussé sur le visage. Elle a renversé la tête en riant. Je l'ai enviée. Je ne comprenais rien à Spencer, pas même après deux ans. J'ai voulu savoir comment il se sentait avec tout ça. Il a répondu après la première sonnerie.

J'ai dit : « Je ne te comprends pas. J'ai besoin d'être avec un homme que je comprends. »

Spencer s'est raclé la gorge. « *Pay strict attention to what I say because I choose my words carefully and I never repeat myself. I've told you my name: that's the Who.* »

Je ne pouvais plus supporter son immaturité, pas une minute de plus. « Tu sais quoi, Spencer? Bye. »

J'ai raccroché avant qu'il ait le temps de me citer un autre truc stupide.

J'ai rejoint ma sœur et Darryl et son ami sur le tarmac. Carolina souriait à pleines dents, elle m'a lancé une bière. « Comment va le caissier du club vidéo? »

« C'est fini. »

Carolina a levé les bras en s'esclaffant. Elle a rampé sur le pare-brise, elle est montée sur le toit du véhicule et elle s'est tenue debout en criant pour que je la rejoigne. Cooper est entré dans le camion pour hausser le volume de la radio. On a bu et dansé sur le top pendant que les gars se passaient un joint en bas. La nuit qui devenait de plus

en plus sombre ne nous a pas arrêtées, on a fêté jusqu'à la fatigue, puis on est revenues sur le capot pour regarder les étoiles. Il faisait encore bon. J'avais envie de pleurer.

Carolina s'est tournée vers moi. « Pleure pas. »

« On ne reviendra pas à la maison, hein ? »

Elle a pris mon visage dans ses mains.

Je me suis réveillée et j'ai cligné des yeux. J'avais les yeux secs et la bouche sèche. Mon visage était sec, la peau tirée. Le désert était partout en moi. Je me suis relevée, lentement, et j'ai regardé autour. J'étais de nouveau dans ma chambre de motel – qui sentait le moisi, insupportable. J'ai palpé ma poitrine, toujours habillée. La porte qui menait à la chambre de Darryl était ouverte, il dormait étalé sur le ventre, son long bras dépassait du bord. Carolina, adossée contre la tête de lit, faisait des mots croisés avec ses lunettes perchées sur le bout du nez.

« T'as pas beaucoup dormi. »

« Ça fait combien de temps qu'on est là ? »

Elle a jeté un coup d'œil à l'horloge sur la table de nuit. « Quelques heures. »

Carolina a posé ses mots croisés et m'a raccompagnée vers ma chambre. Elle m'a aidée à enlever mes jeans et m'a enfilé un t-shirt propre. Elle m'a lavé le visage avec une débarbouillette froide, puis s'est glissée à côté de moi dans le lit.

Je me suis tournée pour lui faire face. « Tu devrais dormir. »

Elle a hoché la tête et j'ai tiré la couette pour nous couvrir. « Fais le guet », a-t-elle chuchoté.

Ma poitrine s'est serrée. « Chut », j'ai dit. « Chut. »

J'ai regardé le plafond bruni par le temps et les dégâts d'eau. Carolina s'est mise à ronfler doucement. J'ai commencé à m'ennuyer, alors j'ai allumé la télé pour écouter un documentaire sur les lamantins de la côte floridienne, qui mesurent neuf pieds en moyenne et dont la mort est principalement causée par les humains. Quand le scientifique a expliqué ça, l'intervieweur s'est arrêté et il a dit, songeur : « L'Homme obtient toujours ce qu'il veut. »

Nous avions déjà été jeunes, puis c'était fini.

M. Peter a conduit longtemps. Nous étions tellement petites, tellement effrayées. C'était assez pour qu'on garde le silence. Quand il s'est arrêté, on ne reconnaissait plus rien aux alentours. Il n'a pas dit grand-chose, ses mains serrées sur nos nuques alors qu'il nous menait du camion à une maison. Il nous a dirigées vers une chambre avec deux lits jumeaux. Le papier peint, démarqué par une bordure bleu vif, était couvert de petits oursons qui portaient des nœuds papillon bleus. Il n'y avait pas de fenêtre. Il n'y avait rien dans cette chambre à part les lits et les murs, nos corps et notre peur. Il nous a laissées une minute, en verrouillant la porte. Assises sur le bord du lit le plus éloigné de la porte, on a gardé le silence, nos jambes maigres se touchaient, tremblantes. Quand M. Peter est revenu, il m'a lancé une corde.



« Attache-la », m'a-t-il ordonné. J'ai hésité et il a pressé mon épaule, fort. « Ne me fais pas attendre. »

J'ai chuchoté « Je m'excuse » en enroulant la corde autour des poignets de Carolina, sans trop serrer.

M. Peter m'a tapé du pied. « Plus serré. »

Carolina s'est mise à balbutier, sa voix devenait de plus en plus aiguë à mesure que je resserrais la corde. Ses lèvres étaient trempées de larmes, de salive, de rage.

« Prenez-moi », a-t-elle supplié, « juste prenez-moi. » Il a refusé. Quand j'ai fini, il a vérifié si la corde était assez serrée. Satisfait, il m'a tirée par mon chandail. Carolina s'est levée et a pris mes mains dans les siennes. Les bouts de ses doigts étaient rouge vif et ses jointures blanches. Tandis que M. Peter me traînait hors de la chambre, Carolina me serra plus fort, jusqu'à ce qu'il la repousse. Les yeux écarquillés, j'ai vu la porte se refermer. Ma sœur, devenue folle, s'est mise à crier. Elle s'est jetée contre la porte, encore et encore.

M. Peter m'a emmenée dans une autre chambre, avec un lit grand comme celui de mes parents. Il y avait une commode, nue, pas de photos, rien. Carolina hurlait encore et frappait la porte, un bruit lointain.

« On peut être amis ou ennemis », a dit M. Peter.

Je ne comprenais pas, mais je comprenais ; il avait cette façon de me regarder, de se lécher sans cesse les lèvres.

« Allez-vous faire du mal à ma sœur ? »

Il a souri. « Pas si on est amis. »

Il m'a tirée vers lui, a frotté son pouce sur mes lèvres. J'ai voulu regarder ailleurs. Ses yeux n'étaient pas normaux, ils ne ressemblaient pas à des yeux. Je n'ai pas regardé ailleurs. Il a forcé son pouce dans ma bouche. J'ai pensé à le mordre. J'ai pensé à crier. J'ai pensé à ma sœur, seule dans une chambre éloignée, à ses poignets ligotés et à ce qu'il allait lui faire, me faire, nous faire. Je ne comprenais pas pourquoi son doigt était dans ma bouche. Ma mâchoire tremblait. Je n'ai pas mordu.

M. Peter a haussé un sourcil. « Amis », a-t-il dit. Il m'a tirée vers lui. Mon corps est devenu un vide.

Après, il m'a ramenée à l'autre chambre. Carolina était affaissée contre le mur le plus reculé. Quand elle nous a aperçus, elle s'est précipitée sur lui, elle lui est rentrée dans les genoux.

Il a éclaté de rire et lui a donné un coup de pied. « Ne cause pas de trouble. Ta sœur et moi on va être bons amis. »

« Jamais », a dit Carolina, en courant de nouveau vers lui.

Il l'a poussée, nous a lancé une boîte de Fruit Roll-Ups sur le plancher et il est sorti. On l'a entendu s'éloigner, puis Carolina m'a demandé de la détacher. Je me tenais dans le coin, je voulais me fondre au mur.

Ma sœur m'a scrutée, longtemps. « Qu'est-ce qu'il t'a fait ? »

J'ai regardé mes souliers.

Elle a dit « non », doucement, très doucement.

Une routine s'est installée – on explorait Reno pendant la journée, la nuit on allait rejoindre Darryl à l'aérodrome. Parfois il nous laissait jouer avec des engins qu'on n'aurait jamais dû toucher. Quand les avions atterrissaient, on se tenait au bord de la piste d'atterrissage, les bras levés, comme pour les attraper par les ailes. Quand les avions touchaient le sol, on leur courait après, comme pour saisir leur vent.

Spencer ne m'a jamais rappelée, il n'a pas fait de grand geste romantique pour me reconquérir. Je m'en foutais. Nos parents étaient depuis longtemps habitués à ce que Carolina et moi on se suive l'une l'autre. Une fois assurés qu'on était en sécurité, ils nous envoyaient des textos de temps en temps pour nous rappeler qu'ils nous aimaient et qu'on pouvait les appeler s'il nous manquait quoi que ce soit. Ils ne nous comprenaient pas. Ils ne connaissaient pas les filles qui étaient revenues à la maison après M. Peter.

Un matin, incapable de dormir, j'ai surpris Darryl au lit, regardant Carolina dormir. Je me suis glissée près d'elle et il m'a dévisagée, par-dessus le corps frêle de ma sœur.

C'est comme s'il savait exactement à quoi je pensais. « Je ne suis plus la même personne », a-t-il dit. « J'ai grandi, j'essaye d'être sincère. » Il a embrassé l'épaule de ma sœur. J'ai hoché la tête, puis j'ai fermé les yeux.

Tous les jours, M. Peter venait et me forçait à ligoter ma sœur. Il m'emmenait dans l'autre pièce. Il prenait ce qu'il voulait de mon corps.

Carolina, devenue folle, cherchait toujours à me rejoindre, elle cherchait toujours à me faire dire ce qu'il s'était passé. Je n'y arrivais pas.

Ça avait été pire pour elle, jusqu'au jour où M. Peter l'a forcée à m'attacher. J'ai crié jusqu'à saigner de la gorge. J'ai craché du sang à ses pieds. « On était censés être amis », j'ai dit. « Tu avais promis. »

Il a rigolé. « Ta sœur aussi va être mon amie, ma belle. »

Pendant son absence, je me suis jetée contre la porte, les bleus de ma rage me couvraient le corps, j'appelais son nom. J'en savais trop. Quand il l'a ramenée, elle a boité vers moi et m'a détaché les mains. On s'est assises par terre. Elle a dit : « C'est mieux comme ça, c'est plus égal », mais elle pleurait et je pleurais et on ne savait pas comment arrêter.

Après ça, M. Peter est venu nous voir tous les jours, parfois plusieurs fois par jour. Parfois il y avait d'autres hommes. Parfois on était couchées côte à côte dans son grand lit et on se regardait sans se quitter du regard, peu importe ce qu'ils nous faisaient. On remuait les lèvres pour former des mots que personne n'entendait sauf nous. Il nous lavait dans une petite pièce avec une baignoire vert de mer, où on s'asseyait, face à face, les genoux serrés contre la poitrine. Il ne nous laissait jamais seules, même pas pour nous laver. Notre monde entier était devenu cette maison aux pièces sans fenêtres, toujours pleines de lui.

L'odeur du Blue Desert Inn me rendait folle. L'air était épais, moisi. Il couvrait ma peau, mes vêtements, mes

dents. Un matin, j'ai vu un cafard traverser nonchalamment l'écran de la télé, et j'ai pétié un câble. J'ai débarqué dans la chambre de Darryl, ma sœur était lovée contre lui pendant qu'il lui caressait les cheveux. J'ai regardé ailleurs, le visage cuisant. Je n'avais jamais pensé qu'une telle intimité était possible entre eux.

« Je ne resterai pas ici un jour de plus. »

Carolina s'est relevée. « Je ne veux pas rentrer. » Le craquement de sa voix m'a serré le cœur.

J'étais prête à m'obstiner, mais elle avait l'air très fatiguée. « On peut aller dans un meilleur endroit. » J'ai agité les bras. « Mais on ne va pas vivre comme ça. »

Elle a tapoté la poitrine de Darryl. « Et lui ? »

« Vous jouez pas à papa maman, là ? »

Carolina a souri à pleines dents. Darryl a levé un pouce en l'air.

En quittant le stationnement du Blue Desert Inn, on a vu les néons afficher CH S L BR S.

La police a attrapé M. Peter quand on avait quinze et seize ans. Il s'appelait Peter James Iversen. Sa femme et ses deux fils habitaient en face de la maison où il nous avait séquestrées. Les autorités avaient trouvé des vidéos. On ne savait pas. Deux détectives sont venus chez nous. On s'est installées sur le sofa. Les détectives ont parlé. Nos yeux sont restés grand ouverts. Ils nous ont parlé des vidéos ; ils les avaient regardées. Je me suis penchée vers l'avant, le front contre les genoux. Carolina a posé sa main sur mes reins.

Nos parents se tenaient à côté, ils secouaient lentement la tête. Quand je me suis redressée, je n'entendais plus rien. Les détectives parlaient encore, mais je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à *des gens ont vu les vidéos*. Je me suis levée et je suis sortie de la pièce. Je suis sortie de la maison. Carolina m'a suivie. Je me suis arrêtée au bout de l'allée de garage. On a regardé passer les voitures.

« Ouais », a-t-elle dit, enfin. « C'est poche. »

Une décapotable a filé devant nous. Il y avait une femme sur le siège passager, autour de son visage, l'air était plein de ses cheveux rouges. Elle souriait, les dents blanches.

J'ai dit : « Ce connard. »

On est retournées dans la maison pour annoncer qu'on voulait voir les vidéos. Au début, les détectives et nos parents étaient contre, mais on a fini par les convaincre. Quelques jours plus tard, ma sœur et moi étions assises côte à côte dans une petite salle sans fenêtre, avec une télé et un magnétoscope placés sur un charriot. Des adultes inquiets nous surplombaient – un détective, une sorte de travailleuse sociale, un avocat.

« Nos parents ne doivent jamais voir ça », a dit Carolina. « Jamais. »

Le détective a hoché la tête.

On a regardé des heures de vidéos en noir et blanc qui montraient les filles que nous avions été, et ce que nous étions devenues. Je couvrais ma bouche avec ma main pour qu'aucun bruit ne s'en échappe. Après une scène particulièrement perturbante, le détective a dit : « Je pense

que c'est assez.» Carolina a répondu: « Mais il y a pire. ». Quand on a terminé, j'ai demandé si on pouvait détruire les cassettes. C'était la seule chose qu'on voulait. Personne ne nous regardait dans les yeux. *Ce sont des pièces à conviction*, ont-ils dit. En sortant du poste de police, mes jambes ont flanché, j'ai failli tomber. Carolina m'a retenue.

Le procès criminel s'est déroulé rapidement. Il y avait trop de *pièces à conviction*. M. Peter a été condamné à la prison à vie. Puis il y a eu un procès civil, parce qu'il avait de l'argent et que mes parents ont décidé que cet argent-là devait nous revenir. On a témoigné, toutes les deux. Je suis passée en premier. J'essayais de ne pas le regarder, lui, assis à côté de son avocat, tous les deux dans leurs costumes bleus, les cheveux fraîchement coupés. Mes mots pourrissaient sur ma langue. Carolina a témoigné. À nous deux, on a raconté des choses dont on ne parlerait plus jamais. Quand elle a terminé, elle m'a regardée, les yeux brûlants d'inquiétude. Elle a regardé ses mains tremblantes. L'audience était muette, on entendait parfois un froissement de papier ou quelqu'un qui remuait dans la galerie. Quand le juge lui a dit qu'elle pouvait quitter la barre, Carolina n'a pas bougé. Elle a fait non de la tête, elle s'est accrochée à la rampe devant elle. Sa lèvre inférieure frémissait, je me suis levée. Le juge s'est penché vers ma sœur, a regardé par terre, puis a toussé et a demandé à tout le monde de partir. J'ai rejoint ma sœur. J'ai senti quelque chose de fort, sa peur, quelque chose de plus. Le bas de son chandail était trempé, la tache descendait le long de ses cuisses. Elle s'était pissé dessus. Elle tremblait.

J'ai pris sa main dans la mienne en serrant fort. « C'est pas grave. On peut arranger ça. »

« Venez avec moi », a dit le juge. On a figé. Je me tenais devant ma sœur, son visage réfugié entre mes omoplates, ses bras spasmodiques enroulés autour de ma taille. Je l'ai retenue pour qu'elle ne tombe pas. Le juge a rougi, il a bégayé: « Non, pas comme ça. Il y a une toilette dans mes quartiers. »

On l'a suivie, méfiantes. Dans la toilette, Carolina ne bougeait pas, ne parlait pas. Je l'ai aidé à ôter sa jupe et ses culottes. Je l'ai lavée du mieux que j'ai pu, avec le savon des distributeurs automatiques et du papier brun.

Un peu plus tard, quelqu'un a frappé à la porte. C'était notre mère. Elle murmurait. « Les filles, j'ai apporté une tenue de rechange. »

J'ai entrouvert la porte, juste un peu. J'ai vu ma mère dans ses habits du dimanche, les perles autour de son cou. Quand j'ai agrippé le sac en plastique qu'elle me tendait, elle m'a pris le poignet doucement.

« Je peux aider? »

J'ai fait non de la tête en reculant. J'ai fermé la porte. J'ai habillé ma sœur. J'ai nettoyé son visage. Mon front contre le sien, j'ai chuchoté les mots doux que je lui glisse quand elle se referme.

Sur le chemin du retour, nous étions assises sur le siège arrière de la voiture. Nos parents regardaient droit devant. Au moment de tourner sur notre rue, notre père s'est raclé la gorge, il a essayé d'avoir l'air heureux. « Au moins c'est fini. »



Un bruit laid s'est échappé de la bouche de Carolina.  
Mon père s'est accroché au volant de toutes ses forces.

Le nouvel hôtel était bien meilleur. Il offrait un service de chambre, un nettoyage quotidien et plusieurs *commodités*. Pendant que Darryl se pavanait dans sa chambre, Carolina et moi étions assises sur mon lit, on scrutait un portfolio en cuir qui détaillait les avantages de cet hôtel. Il y avait une piscine, un jacuzzi et un sauna.

Alors qu'on étudiait de près le menu du service de chambre, je lui ai tapoté le bras. « Il se passe quoi, pour de vrai ? Plus de bullshit. »

« Je me suis réveillée un jour en réalisant qu'on n'avait jamais quitté cette ville, et pourquoi ? »

« Ils ont du pain doré », j'ai dit, en pointant l'image éclatante d'une tranche de pain doré couverte de sucre en poudre.

Carolina a fouillé dans son sac à main et en a tiré une enveloppe, avec les mots DÉPARTEMENT DES SERVICES CORRECTIONNELS inscrits au coin supérieur gauche. Elle a lissé la lettre.

J'ai dit : « Non », mais ça sonnait comme trois mots.

Ses mains tremblaient, elle a serré les poings. J'ai commencé à lire, puis je me suis emparée de la lettre et j'ai sauté hors du lit, en continuant à lire, en retournant la lettre.

« Ne panique pas », a dit Carolina.

J'ai lancé un coup de pied en l'air. J'ai posé la lettre sur la table de nuit et je me suis frappé la tête contre le mur jusqu'à ce qu'un bruit sourd me transperce le crâne.

Carolina s'est approchée de moi, m'a prise par les épaules. « Regarde-moi. »

Je me suis mordu la lèvre.

Elle ma secouée, fort. « Regarde-moi. »

J'ai finalement levé le menton. J'ai passé les meilleurs et les pires moments de ma vie à regarder ma sœur dans les yeux. « Tu nous as emmenées ici pour qu'on se cache », j'ai dit, « t'aurais dû me dire la vérité. »

Carolina s'est penchée vers moi et a séché mes larmes avec ses cheveux. Elle s'est assise à côté de moi et elle m'est apparue comme l'enfant de onze ans qui s'était jetée dans la bouche d'une chose terrible pour que je ne sois pas seule. « C'est la vérité – il connaît mon adresse, il m'a envoyé une lettre et ça veut dire qu'il peut nous retrouver. » Elle a chuchoté : « Je ne veux jamais retourner là-bas. Je ne veux pas qu'il nous retrouve. »

Le jury nous a octroyé beaucoup d'argent, tellement d'argent qu'on n'aura jamais besoin de travailler, on ne sera jamais dans le besoin. Longtemps, on a refusé de le dépenser. Tous les soirs, on allait en ligne vérifier le sommaire de nos comptes et on pensait : *Voilà ce que valait ma vie.*

Ma sœur et moi sommes allées au travail avec Darryl. Nous étions assises sur le siège arrière, il conduisait.

« Vous êtes bien silencieuses, les filles », a-t-il lancé alors qu'on arrivait à l'aérodrome.

J'ai soutenu son regard dans le rétroviseur. J'ai voulu dire quelque chose, mais ma voix s'est bloquée. Carolina lui a tendu la lettre de M. Peter. Darryl a marmonné en la lisant.

Quand il a terminé, il s'est retourné vers nous. « J'ai peut-être pas l'air d'un vrai homme, mais cet enfoiré ne vous fera pas de mal ici, et il ne vous trouvera pas. »

Quand il a soigneusement plié la lettre et l'a rendue à Carolina, j'ai compris pourquoi elle était revenue vers lui.

Pendant qu'il travaillait, ma sœur et moi nous sommes allongées sur la piste d'atterrissage, entre deux rangées parallèles de lumières clignotantes bleues. L'asphalte était encore chaud, le sol nous soutenait. Nos corps brillaient presque.

M. Peter était candidat à la liberté conditionnelle et M. Peter avait changé. M. Peter devait prouver qu'il avait changé et pour ce faire, M. Peter avait besoin de notre aide. M. Peter avait découvert sa foi en Dieu. M. Peter nous demandait pardon. M. Peter avait besoin qu'on lui pardonne pour obtenir une liberté conditionnelle. M. Peter s'excusait de toutes les choses horribles qu'il avait commises. M. Peter ne pouvait pas résister à deux jolies petites filles. M. Peter était vieux maintenant, il ne pouvait plus faire de mal à des petites filles. M. Peter nous suppliait de le pardonner.

Nous avions déjà été jeunes.

J'avais dix ans, Carolina en avait onze. On a supplié M. Peter, pour tout – la nourriture, l'air frais, un moment seules avec de l'eau chaude. On l'a supplié d'avoir pitié, de donner un répit à nos corps avant qu'ils ne soient complètement brisés. Il nous a ignorées. On a appris à ne plus supplier. Lui aussi, il apprendrait, ou pas. C'était pas important.

Carolina a retiré la lettre de sa poche, elle a allumé un briquet sous l'un de ses coins et elle l'a laissée s'envoler en brûlant. Nous étions allongées sur la piste, main dans la main. La flamme est devenue blanche, puis elle s'est éteinte. Les cendres tombaient doucement au sol, flottaient sur nos vêtements, nos visages, nos oreilles sourdes, nos langues silencieuses.